

Les fidèles, il est vrai, ne soutenaient guère leurs pasteurs. Le curé se plaint plusieurs fois de leur ingratitude. Sur mille paysans, nous dit-il, c'est à peine, si un seul se montre reconnaissant. Lorsque fut annoncée la paix de Prague, qui détachait l'électeur de Saxe de l'alliance suédoise pour le ramener à l'empereur, les fidèles de Dornheim se réunirent près de la fontaine du village et se rendirent à l'église en chantant le psaume : « Mon âme, loue maintenant le seigneur. » Le curé leur fit ensuite un beau sermon ; mais, tandis que les prédicateurs de la ville, qui avaient annoncé en chaire la paix de Prague, avaient reçu chacun une riche provision de vin de Franconie, le pauvre curé ne reçut rien. Il était pourtant zélé luthérien, et comme tel, détestait les cérémonies catholiques. Il nous raconte, en effet, avec indignation, qu'il fut contraint, pendant le séjour des troupes de Wallenstein, de voir enterrer un soldat dans son église avec toutes les horreurs de la messe. Il ajoute que le tonnerre tomba sur le clocher. Peut-être, vit-il, dans cet accident, une preuve de la colère du ciel.

Thomas Schmidt ne s'occupait pas seulement de ses paroissiens : il exerçait encore les fonctions de son ministère envers les soldats de sa religion. Il les mariait, baptisait les enfants qui naissaient dans les camps ou sur les chariots de bagages, et sa fille Barbara leur servait souvent de marraine. Cependant les soldats, enrichis par le pillage, n'étaient pas plus reconnaissants que les malheureux paysans qu'ils avaient dépouillés, et le curé dut parfois se contenter, pour tout salaire, d'une poignée de poires sauvages. Il n'était pas, d'ailleurs, mieux traité par les soldats protestants que par les soldats catholiques. Les Turcs eux-mêmes, nous dit-il, tiennent en grand honneur le patriarche des Grecs, mais les luthériens molestent leurs pasteurs.